This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2066
.S75
P3

Bank

Bollerup v.

892.

G. Villaume
Libraire
Place du Berg
No 205.

PQ
.2066
.S75
P3

Bank
Bolleruyc.

892.

G. Villaume
Libraire
Rue du Berg
No 205.

PQ
.2066
.S75
P3

Karissime

LE PARTI LE PLUS GAI,

OU

A BON CHAT, BON RAT,

PROVERBE

DRAMATIQUE,

PAR M. SÉGUR le jeune.

Tetrica sunt amænanda Jocularibus.

Sidonius Appollinaris.

A PARIS,

Chez HUET, Éditeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue Vivienne, N.° 8.

An 5, 1796.

ACTEURS.

LE MARQUIS DE FULVIL.

LA MARQUISE DE FULVIL.

LE CHEVALIER DE LINVAL.

NÉRINE, Femme-de-Chambre de la Marquise.

FRONTIN, Valet du Marquis.

Un Peintre.

La Scène est à Paris chez le Marquis.

LE PARTI LE PLUS GAI;

Sour. dram. fd. g Rom. Dep.
Dauthon
3.22.82

OU

A BON CHAT, BON RAT,

PROVERBE EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN *sortant par la porte du fond.*
NÉRINE *sortant par le côté gauche du théâtre.*

NÉRINE.

Où vas-tu donc, Frontin?

FRONTIN.

Remettre ce billet.

NÉRINE.

A qui s'adresse-t-il?

FRONTIN *met le billet dans sa poche.*

Il faut être discret.

NÉRINE *avec humeur.*

Ton maître est bien heureux, et ton zèle est extrême.

FRONTIN.

Il me paye assez bien..... et je le sers de même.

NÉRINE.

Ah! oui, fort bien, comme un nigaud.

Y1-30-37

FRONTIN.

Je n'aurois jamais cru que ce fût mon défaut.

NÉRINE.

Je vais te le prouver.... personne ici n'écoute....
Je suis à la Marquise, et tu sers son mari;
Ton maître te dit tout....

FRONTIN.

Ah! je t'arrête ici.....

NÉRINE.

Pourquoi?... crois-tu donc que je doute?....

FRONTIN.

Que tu doutes, ou non, apprends qu'il n'en est rien.
Mon maître est réservé, j'approuve sa prudence;
Car j'y trouve à la fois, et son compte et le mien.

NÉRINE.

Comment?

FRONTIN.

Oui, vu sa méfiance,
Le servant en aveugle, ignorant ses projets,
Je ne dis jamais mot; ils sont toujours secrets.
Je pourrois, il est vrai, jouer un plus beau rôle;
Mais je ne suis pas fier, l'on peut être tenté
De dire ce qu'on sait; c'est par fois assez drôle,
(*En se frottant le dos.*)
Et souvent il y va de la tranquillité.
J'aime mieux moins d'honneur, et vivre en honnête homme,
Que passer pour un sot, et risquer qu'on m'assomme.

NÉRINE.

Sans doute, et tu fais prudemment.
Supposons que Madame....

FRONTIN.

Eh bien?

NÉRINE.

Ait un amant.

FRONTIN.

Supposons est fort bon.

NÉRINE.

Enfin, si ma maîtresse
Avoit une tendre foiblesse....

FRONTIN.

Après....

NÉRINE

Il seroit important
Que de chaque parti le discret confident
Pût s'entendre avec l'autre, et par un doux mystère
Parvînt à doubler son salaire.

FRONTIN.

Ce n'est pas mon avis; chacun de son côté
Peut agir, selon moi, bien plus en sûreté.
On se blouse à trop entreprendre,
Quand par l'appas du gain on se laisse surprendre;
D'ailleurs, soyons de bonne foi,
Mon maître a de l'esprit, tu le sais comme moi;
On ne l'abuse point. Il sait bien que sa femme
Le trompe, et vraiment dans son ame,

Loin d'en être fâché, je suis sûr qu'il en rit;
D'autres sont furieux, et lui s'en divertit.

NÉRINE.

Et vraiment beaucoup trop, sa gaîté nous chagrine.

FRONTIN.

Chacun a son système. Écoute donc, Nérine,
Certes, chaque mari du siècle où nous vivons
Peut s'attendre au malheur.....

NÉRINE.

Oui.

FRONTIN.

Nous y souscrivons;
Mais quoiqu'on trouve enfin la chose naturelle,
Et qu'on la traite ici de simple bagatelle;
L'époux ne peut-il pas, au lieu de s'en choquer,
De sa tendre moitié doucement se moquer.
Crois-moi, madame est trop heureuse;
On la persifle un peu.... mon maître est né plaisant;
Du reste, elle peut voir sans cesse son amant.
En public on la traite en femme vertueuse;
Mais dans l'intérieur, on sourit de ses torts.
Pour se venger sans bruit, sans éclat, sans transports,
J'approuve ce parti. Quoique ce badinage
A ton sexe, dit-on, ne plaise nullement,
Qu'il préfera souvent la colère et la rage,
D'un époux furieux...

NÉRINE.

Eh mais, certainement;
La fureur n'a qu'un tems, elle s'use elle-même.

Mais Frontin, à mes yeux, ton maître est un problême,
Son persifflage amer ne se lasse jamais,
Et sa femme ne peut vivre un moment en paix;
Avec le chevalier il la brouille sans cesse.
Tiens, l'autre jour encor, je ris de son adresse,
Elle avoit espéré trouver à l'Opéra
L'aimable Chevalier.... de bonne heure elle y va....
Ton maître, qui le sait fidèle à sa manie,
Retient notre galant, et l'entraîne au salon,
Lui fait lire un journal et faire sa partie.
Ce n'est pas tout encore, plus méchant qu'un démon,
Par un maudit valet, il fait dire à madame
Que son cher Chevalier avec une autre femme,
Restera jusqu'au soir.

FRONTIN *gaîment.*

Ah! quelle trahison!

NÉRINE.

Puis quand on se retrouve une scène terrible,
Avant de s'expliquer... Vas, ce n'est point risible.

FRONTIN *riant.*

Monsieur le Chevalier devoit être excellent;
Je suis sûr que de plus il perdit son argent.

NÉRINE.

Voyant qu'il jouoit mal, avec dépit et rage,
Ton maître à cent louis finit son persiflage,

FRONTIN.

Il ne néglige rien, et sous tous les rapports,
Je vois qu'au Chevalier il fait payer ses torts.

Mais n'est-ce pas charmant ? En plaignant ta maîtresse,
Convient que son époux par sa piquante adresse,
L'amuse assez souvent.

NÉRINE *en riant.*

Cela me divertit.

FRONTIN.

Si mon maître est méchant, il a beaucoup d'esprit ;
Moi, je le sers de goût parce qu'il est aimable :
Tu le trouves envain cruel et condamnable,
De m'amuser toujours il me donne sujet.
Sur cette lettre-ci... J'ignore son projet ;
Mais je parirois bien qu'à son plan très-fidèle,
Il nous prépare encor quelque gaîté nouvelle.

NÉRINE.

Tu peux me dire à qui s'adresse le billet.

FRONTIN.

Non, je suis mon système et garde mon secret :
Voilà mon maître.... Adieu, je cours en diligence
Où mon devoir m'appelle.

NÉRINE.

Allons, plus d'espérance ;
L'adresse est inutile, et nous ne saurons rien.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, NÉRINE.

LE MARQUIS *entre avec un déjeûné que porte un laquais.*

ENTREZ ce déjeûné, posez-le là ; fort bien.

Nérine, je vous prie, allez dire à ma femme
Que je l'attends ici.

NÉRINE *embarrassée.*

Mais je crois que madame
A souffert cette nuit, que même en ce moment...

LE MARQUIS.

Vous m'alarmez, je vais dans son appartement.

NÉRINE *à part.*

Quel homme! Il vaudra mieux que j'entre avant chez elle;
Peut-être elle repose....

LE MARQUIS.

Allez, mademoiselle.
Ne soyez pas long-temps.

NÉRINE (*à part en sortant.*)

Je vais bien l'étonner.
Le Chevalier pourra chercher son déjeûné.

SCÈNE III.

LE MARQUIS *seul.*

PAR hasard ce matin j'ai peu de chose à faire;
Il faut me divertir comme à mon ordinaire.
On me croit déjà loin; ma femme en ce moment
Attend le chevalier dans son appartement
Auprès d'un déjeûné que Nérine avec zèle
A préparé sans bruit pour cet amant fidèle.

Un demi-jour si doux ! Une tranquillité !....
Et troubler tout cela, c'est la cruauté :
Mais je suis bon mari, j'aime dans mon ménage
A rester le matin selon le vieil usage,
Sans façons, sans apprêt comme nos bons aïeux,
Les pieds sur les tisons ; ah ! c'est délicieux !
J'aimois beaucoup ma femme ; elle fut infidelle :
Loin de faire un éclat, moi j'en ai ri comme elle.
Déja depuis deux jours, ses timides soupirs,
Que je trouble avec soin, servent à mes plaisirs ;
Je trouve du piquant même à son inconstance,
Cet innocent plaisir est ma seule vengeance.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *allant au-devant de sa femme.*

Comment vous trouvez-vous ?

LA MARQUISE.

Mais j'ai bien mal dormi.

Ils s'asseient.

Je suis anéantie.

LE MARQUIS.

Ah ! convenez aussi
Que vous avez toujours le plus mauvais régime.
Barthes est mécontent ; il ne reviendra plus.

LA MARQUISE.

Laissons là ma santé....

LE MARQUIS.

L'intérêt qui m'anime
Ne doit point vous déplaire et mes soins assidus....
(*Il lui prend la main.*)

LA MARQUISE *le repoussant doucement.*

Ah ! j'en sens tout le prix.... Quelle nouvelle idée
Vous a fait aujourd'hui déjeûner avec moi ?

LE MARQUIS.

La demande est cruelle...

LA MARQUISE.

Eh mais ! elle est fondée ;
Vous le savez fort bien, soyez de bonne foi.

LE MARQUIS.

Je ne vous entends pas ; mon bonheur est extrême
Quand je suis près de vous : vous m'aimez, je vous aime ;
Je suis souvent cruel en m'éloignant un peu.
Je vous afflige : hélas ! j'ai tort ; j'en fais l'aveu,
Mais jamais mon cœur n'est coupable.
Plus amant que mari, le repentir m'accable ;
Et pour mon ame, enfin, le plus grand des malheurs
Est d'être un seul instant la cause de vos pleurs.

LA MARQUISE (*à part.*)

Quelle ironie amère !... ah ! je suis au supplice.

LE MARQUIS.

Comment ! vous ne m'écoutez pas ?

LA MARQUISE.

Je vous connois, monsieur, et je vous rends justice.

LE MARQUIS.

Ah ! croyez que jusqu'au trépas
Chaque instant de mes jours vous peindra ma tendresse.
Oui, je veux, écoutant l'amour et la sagesse,
Me fixer près de vous ; je ne vous quitte plus.
Cela sera charmant : que de soins superflus !
Ils emploiront tout pour vous plaire ;
Qu'importe leurs projets, je ne les craindrai guère :
Vivant comme dans l'âge d'or,
Soupirant, nous jurant que dans cent ans encor
Nous verrons ranimer notre ardeur, notre flamme ;
Que nous serons heureux ! Ah ! quel tableau, madame !
Vous ne répondez rien.

LA MARQUISE.

Qui, moi ? c'est très-touchant.

LE MARQUIS.

Mais vous, vous-même, enfin, je vous vois du penchant
Pour des goûts si sensés ; tendre, sensible, sage,
Qui pourra mieux jouir des douceurs du ménage ?

LA MARQUISE.

Ah ciel ! comment finir ce fâcheux entretien ?

LE MARQUIS.

A propos.... J'oubliois.... Le Chevalier.

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Il comptoit déjeûner avec vous.

LA MARQUISE.

Je l'ignore.

LE MARQUIS.

Mais moi j'en suis certain; hier au soir encore
Il me l'avoit promis. — Mais il est obligeant;
Ce matin, par hasard, ayant besoin d'argent,
J'ai fait dire à Linval mon embarras extrême,
Et pour tout lui devoir, j'ai voulu que lui-même
Me trouvât quelqu'emprunt: il court en ce moment.
Nous devons bien l'aimer, c'est un homme charmant;
Je n'aurois pas sans lui pu trouver une obole:
On lui prête toujours, le tout sur sa parole.
Il est des gens heureux! Mais soit dit entre nous,
L'aimable Chevalier fait souvent les yeux doux
A la tendre moitié d'un très-riche Notaire.

LA MARQUISE *avec émotion.*

Comment?

LE MARQUIS

C'est sa ressource.

LA MARQUISE.

Il a donc su lui plaire?

LE MARQUIS.

Mais tout Paris le sait... Le petit libertin!....
Je le veux gronder ce matin,
Si toutefois il vient; car avec complaisance,
Il m'a promis qu'en diligence,
Il iroit à Neuilly me chercher des chevaux.
Je ne m'y connois pas, et pourvu qu'ils soient beaux,

Je les prends : on m'attrappe, et je suis toujours dupe ;
Mais Linval les choisit : depuis qu'il s'en occupe,
Il faut en convenir, je suis très-bien monté.

LA MARQUISE.

Vous êtes indiscret.

LE MARQUIS.

Oui, dans la vérité
J'abuse quelquefois de sa rare obligeance ;
Mais il est notre ami, j'y vais de confiance :
Il sait de son côté qu'il peut compter sur moi,
Il est ici chez lui.... Je me suis fait la loi
Qu'il y fût très-heureux... Il faut m'aider, madame ;
L'attifer, le soigner ; au fait c'est à ma femme
A lui peindre à quel point je suis reconnoissant.

LA MARQUISE (*en se levant.*)

Je n'y puis plus tenir.... Il est intéressant
Que j'écrive deux mots pour affaire pressée ;
Je vous quitte un instant.

LE MARQUIS.

Et moi je vais sortir,
Et reviendrai bientôt pour toute la journée.
Loin de vous, il n'est point de bonheur, de plaisir.
Si Linval arrivoit, dites-lui, je vous prie,
Qu'il m'attende chez vous, je l'aime à la folie ;
Je veux qu'il dîne ici.... Vous me le promettez ?

LA MARQUISE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Sûrement.

LA MARQUISE, (*avec humeur.*)

Eh oui !

LE MARQUIS.

Vous m'enchantez.

(*La Marquise sort.*)

SCÈNE V.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à Frontin qui paroît.*

FRONTIN, as-tu porté ma lettre ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, dans l'instant je viens de la remettre ;
Le Peintre étoit tout seul : je dis effrontément
Que Monsieur de Linval vouloit absolument
Avoir une réponse ; enfin je vous l'apporte.

LE MARQUIS (*prenant la lettre.*)

Donne.... Et vois si l'on vient.

FRONTIN.

Là.

LE MARQUIS.

Reste à cette porte.

FRONTIN (*à la porte.*)

S'il lisoit un peut haut ! Je suis si curieux !

LE MARQUIS (*à part, après avoir lu le billet*).

Ah ! fort bien, il viendra, c'est tout ce que je veux;
Ce soir je m'apprête à bien rire.
(*à Frontin.*)
Je sors, ici tu peux le dire;
Quant au billet, motus.

FRONTIN.

Je n'ai garde, ma foi.

LE MARQUIS.

(*à part.*)
Ma femme se fait peindre : ah ! ce sera pour moi;
Le Chevalier donnant carrière à son génie,
A voulu quelqu'heureuse et tendre allégorie ;
Il paiera le portrait.... Puis il sera plaisant
Que je force ma femme à m'en faire présent.
(*Il sort en riant.*)

SCÈNE VI.

FRONTIN *seul.*

Du ce peintre, ce soir, que diable veut-il faire ?
Mon esprit veut en vain pénétrer ce mystère.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, NÉRINE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

FRONTIN, ton maître est-il sorti?

FRONTIN.

Oui, madame, à l'instant.

LA MARQUISE.

Il doit dîner ici.

FRONTIN.

Je n'en sais rien, madame.

LA MARQUISE.

Et quelle est cette lettre
Que tantôt avec soin il te dit de remettre?

FRONTIN.

Une lettre... ah! je sais.

LA MARQUISE.

A qui l'écrivoit-il?

FRONTIN.

Dans l'art de deviner je ne suis pas subtil,
Et ne sachant pas lire....

NÉRINE.

Eh! qu'importe l'adresse?

Sans te troubler, maraud, réponds à ta maîtresse ;
Tu sais bien en quel lieu tu portes ce billet.

FRONTIN.

Je ne m'en souviens plus, je suis né si distrait !

LA MARQUISE *à Frontin.*

Sortez.

(*Frontin sort.*)

SCÈNE VIII.

NÉRINE, LA MARQUISE.

NÉRINE.

Ah ! le butor !

LA MARQUISE.

Mais après tout, Nérine,
Qu'importe cet écrit ?

NÉRINE.

Si l'on ne le devine,
Je ne vois nul moyen d'en savoir le danger.

LA MARQUISE.

Tu t'alarmes à tort.

NÉRINE.

Et moi je vais gager
Que c'est un nouveau tour que Monsieur vous prépare ;

LA MARQUISE.

Que ma position est cruelle et bizarre !
Mais Linval ne vient point.

NÉRINE *en sortant.*

Madame, le voilà.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER DE LINVAL, LA MARQUISE.

LA MARQUISE *d'un ton d'ironie.*

Vous arrivez déjà ? Vous êtes fort aimable.

LE CHEVALIER.

D'honneur je ne suis point coupable,
Ne grondez pas à tort ; sachez....

LA MARQUISE.

Laissons cela.

LE CHEVALIER.

Point d'humeur ; un moment, écoutez moi, de grace ;
Soyez juste une fois : que faut-il que je fasse ?
Pour votre époux, je viens de courir tout Paris ;
Je vais comme un éclair pour vous revoir plus vîte,
J'en suis tout hors d'haleine : un air froid est le prix
De mon empressement... vraiment cela dépite.

LA MARQUISE.

Que m'importent, à moi, vos soins pour le Marquis ;
Quand je ne vous vois point... s'il faut parler sans feinte ;

Il se moque de vous ; tout le monde est surpris
Que vous vous soumettiez...

LE CHEVALIER.

Ingrate, sans la crainte
Qu'il ne veuille d'un mot me séparer de vous,
Me conduirois-je ainsi ? me verroit-il si doux ?
Ah ! pour le ménager et chercher à lui plaire,
Il m'en coûte assez cher.... hier, à l'ordinaire,
Je n'ai pu, grace au ciel, disposer d'un moment :
Sa partie au salon, y perdre mon argent,
Puis le mener delà pour affaire pressée
Au palais, chez Survil, le descendre au lycée ;
Pour comble de tourment il soupoit chez Valcour,
Joueur impitoyable et veillant jusqu'au jour ;
Il fallut l'envoyer chercher dans ma voiture :
Mes chevaux sont crevés pour finir l'aventure.
Ce matin n'ayant pu, malgré tous mes efforts,
Trouver cinq cens louis dont il avoit affaire....

LA MARQUISE *d'un ton de persifflage.*

L'on cherche dans ce cas la femme d'un notaire.

LE CHEVALIER.

Comment ?

LA MARQUISE.

Elle a donc des trésors ?

LE CHEVALIER.

Que je meure à l'instant, si j'entends ce langage ?

LA MARQUISE.

Comme il trompe aisément ! combien il a d'usage!
Il ne se trouble point..... perfide.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous.

LA MARQUISE.

Comment retenir mon courroux ?
Eh quoi ! trahissant ma tendresse,
Monsieur, vous n'avez point à présent pour maîtresse
La femme d'un notaire ?

LE CHEVALIER.

Hem ! sérieusement ?

LA MARQUISE.

Vous n'avez pas été chez elle en ce moment
Pour emprunter l'argent que mon mari demande.

LE CHEVALIER.

Que répondre à ceci ? ma surprise est si grande !
L'amour connoît la crainte et défend le soupçon.
Ah ! d'un cœur inquiet, la tendre déraison,
Bien loin de nous blesser, est une jouissance ;
Trop de sécurité prouve l'indifférence.
Combien à rassurer un objet adoré,
L'ame trouve en secret de bonheur et de charmes ;
On a la cruauté d'aimer jusqu'à ses larmes ;
De ses reproches doux on se sent enivré,
Le calmer lentement est souvent une étude ;
On dissipe à regret sa tendre inquiétude.

LA MARQUISE.

Pourtant....

LE CHEVALIER.

Vous voulez plaisanter ;
Pour me rendre constant faut-il me tourmenter?
Laissez ce jeu cruel à celles dont les charmes
Ne sont pour nous fixer que de trop foibles armes ;
L'on peut sans beaucoup d'art détruire leurs projets :
Ah! pour nous enchaîner ont-elles vos attraits?
L'on jure, l'on écrit que l'on sera fidèle,
L'amour, en badinant, l'efface de son aile.
Ingrats pour la beauté qui comble nos désirs,
L'on songe à les tromper même au sein des plaisirs.
Mais vous, vous que j'adore, et qu'à tout je préfère,
Vous sauriez attacher, en ne voulant que plaire.

LA MARQUISE.

Mon époux m'a dit.....

LE CHEVALIER.

Votre époux!
Comment ! vous le croyez ? Du moins rappellez-vous
Qu'à nous brouiller sans cesse il met un soin extrême ;
Qu'il veut.... Mais le voici lui-même.
(*Bas à la Marquise.*)
Entre nous cet argent que je viens lui prêter,
Je l'ai pris dans ma bourse.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE MARQUIS *à sa femme.*

Ah! je viens vous conter.....

LA MARQUISE.

Quoi?

LE MARQUIS.

L'aventure la plus drôle.
(*à sa femme.*)
Dorimon, comme amant, sait bien jouer son rôle;
A l'instant passant près de votre cabinet,
Je crus appercevoir quelqu'un qui se cachoit.
Je ne me trompois pas; avec un soin extrême
Je m'approche, et je vois le Dorimon lui-même,
Qui, fuyant mon courroux, tombe dans l'escalier,
Se relève et s'en va... Qu'en dis-tu, chevalier?
Ah! si j'étois jaloux.

LE CHEVALIER *bas à la Marquise.*

Ciel! se peut-il, madame?

LE MARQUIS *à sa femme.*

Quoique bien sûr de vous, j'ai senti dans mon ame....

LA MARQUISE.

Bon! c'est quelque valet qu'il aura pris pour lui...

LE MARQUIS.

Non, c'étoit Dorimon : moi, me tromper ainsi !...

LE CHEVALIER *bas à la Marquise.*

Vous aviez tant promis à mon ame jalouse
De ne plus recevoir ce Monsieur Dorimon.

LE MARQUIS *à part en riant.*

Je crois qu'il gronde un peu ma très-sensible épouse ;
Ma ruse réussit....

LE CHEVALIER *bas à la Marquise.*

Mais répondez-moi.

LA MARQUISE *avec humeur.*

Non.

LE CHEVALIER.

Ah ! quelle trahison !... je m'y perds plus j'y songe.

LE MARQUIS.

(*à part.*)
Allons adroitement, profitons du mensonge.
(*à sa femme.*)
Je ne me fâche point.... vous cachant son projet ;
Un homme trop hardi.... vient dans ce cabinet :
Ce n'est pas votre faute ; il faut pourtant lui dire
Qu'il soit à l'avenir plus discret, moins léger ;
Son ton est un peu leste, il est bon de l'instruire
Qu'avec vous il faut en changer.
Parlons à cœur ouvert et sans pédanterie :
Vous voyez le danger de la coquetterie ;
Toujours elle encourage un homme confiant :
Pour les légéretés, je suis très-indulgent ;

Mais avec Dorimon vous avez une aisance....
Je m'en rapporte au Chevalier,
Il a le tact juste, et je suis sûr qu'il pense....

LE CHEVALIER *avec vivacité.*

Je suis de votre avis.

LE MARQUIS.

Il faut tout oublier;
Je crois qu'à l'avenir on sera plus prudente,
N'est-il pas vrai, Marquise?

LA MARQUISE *à part.*

Ah! je suis hors de moi.

LE MARQUIS.

Je n'en parlerai plus, et je m'en fais la loi.
Qu'as-tu donc, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Une migraine affreuse;
Je vais me retirer.

LA MARQUISE *à part.*

Que je suis malheureuse!

LE MARQUIS.

Je ne te retiens pas; il faut te mettre au lit,
C'est un remede sûr.

LE CHEVALIER *en sortant.*

Cachons lui mon dépit.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

VRAIMENT il faut que je vous gronde ;
Linval sort très-souffrant, vous ne lui dites rien ;
Sur les soins, les égards, notre intérêt se fonde ;
Il devoit y compter : non cela n'est pas bien.
A tant de froid il est sensible,
Et j'ai su remarquer que malgré sa douleur
Il faisoit sur lui l'impossible
Pour dissimuler son humeur :
Il est fâché, je le parie.

LA MARQUISE.

Eh bien, Monsieur, tant pis pour lui....
Qu'il nous laisse en repos.

LE MARQUIS.

Doucement, je vous prie ;
Je l'aime, et veux le voir ici.
Je ne puis me plier à votre fantaisie ;
Il m'attache, il me plaît, je le trouve charmant ;
Sans égard à votre manie,
Pour aller le soigner, je vous quitte à l'instant.
(*Il fait quelques pas et revient.*)
Adieu... fût-ce par complaisance,
Aimez le Chevalier ; et pendant mon absence,

Ecrivez lui deux mots : c'est une attention ;
Montrez sur ce point votre soumission.

(Le Marquis sort.)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE *seule.*

Que nous sommes infortunées !
Souvent il faut passer nos plus belles années
A pleurer, à chérir un infidèle époux
Que le désœuvrement ramène à nos genoux ;
Dédaigneux, s'il est froid, tyran s'il nous adore,
N'étant plus rien pour nous, l'ingrat se plaît encore
A nous persécuter.... Mais Linval... il me fuit ;
Il suit sans m'écouter un moment de dépit.

SCÈNE XIII.

NÉRINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Nérine, l'as-tu vu ?

NÉRINE.

Qui ? je n'ai vu personne.

LA MARQUISE.

Peux-tu le demander ? Linval qui m'abandonne.

NÉRINE.

Quoi ?

LA MARQUISE.

Grace à mon époux, il sort au désespoir ;
Il me croit infidelle.

NÉRINE.

Et comment concevoir
Que vous aimant tous deux, vous ayez la folie
De croire les propos qu'il tient à chaque instant.

LA MARQUISE.

Mais nous les écoutons par trop de jalousie ;
L'on se répète en vain qu'ils sont sans fondement,
Le soupçon naît, s'accroît par l'apparence ;
Il altère la confiance,
Et l'on est injuste en aimant.

NÉRINE.

Mais Madame sortira-t-elle ?

LA MARQUISE.

Je ne sortirai point... Lui ! me croire infidelle !
Sais-tu bien qu'il est homme à ne plus revenir.

NÉRINE.

Emporté par son caractère,
Il va bientôt se repentir.

LA MARQUISE.

Je veux dans un billet le traiter de manière.....
Mais j'ai trop d'amour-propre ; il croiroit que mon cœur
Souffre de son absence..... Écrirois-tu, Nérine ?

De souper à Saint-Cloud ce soir chez la Marquise :
Il est tard, je m'enfuis.... je m'en rapporte à vous ;
Ecrivez à Linval du style le plus doux :
Adieu ; j'y compte au moins.... et pars en assurance.

LA MARQUISE *à part.*

Ah ciel ! peut-on plus loin pousser la patience.

LE MARQUIS *à part dans le fond du théâtre.*

Allons, je n'ai pas mal employé tout le jour ;
Grace au Peintre ce soir je prépare un bon tour.

(*Il sort.*)

SCENE XV.

LA MARQUISE *seule.*

ENFIN j'en suis débarrassée ;
J'ai peine à me remettre, et me sens si troublée ;
Je ne vois pas ce que j'écris.

SCÈNE XIV.

NÉRINE, LA MARQUISE.

NÉRINE.

MONSIEUR le Chevalier, honteux, triste, soumis,
Vient implorer votre clémence ;
Il reconnoît ses torts, je le vois qui s'avance.
Madame, entrera-t-il ?

LA MARQUISE.

Coupable comme lui,
Dois-je penser à la vengeance ?
Ce matin j'ai cru mon mari,
Quand il l'accusa d'inconstance ;
Qu'il entre.

NÉRINE *au Chevalier.*

On vous pardonne, et l'on convient de plus
Qu'on eut tort ce matin.

(*Le Chevalier entre et Nérine sort.*)

SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

(*Ils restent long-tems l'un vis-à-vis de l'autre, sans se parler, en faisant des gestes qui peignent leurs regrets.*)

LE CHEVALIER.

O SERMENS superflus !

LA MARQUISE.

Nous nous étions promis entière confiance ;
Que jamais le soupçon....

LE CHEVALIER.

Est-il en ma puissance
D'entendre de sang-froid votre époux raconter
Que Dorimon chez vous... j'ai beau me répéter,
Qu'enfin tout cela n'est qu'un conte,
J'en suis encore troublé, je l'avoue à ma honte.

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je fus déraisonnable aussi tout comme vous.
Il faut pour punir mon époux,
Resserrer nos liens.

LE CHEVALIER.

Nous aimer à la rage.

LA MARQUISE.

Il est à la campagne.

LE CHEVALIER.

Ah! tant mieux, bon voyage;
Nous souperons tous deux.

LA MARQUISE.

Si vous vous ennuyez?

LE CHEVALIER.

Je suis sûr que vous le croyez.

LA MARQUISE.

A propos, mon portrait, je suis impatiente.

LE CHEVALIER.

Ce peintre est paresseux, en vain je le tourmente.
Je le vois tous les jours; son ouvrage est fini;
J'ai sa parole, il doit me le rendre aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Il loge près d'ici: Linval, faites-lui dire
De nous l'apporter à l'instant.

LE CHEVALIER.

Deux mots vaudront bien mieux : oui, je m'en vais écrire
Pour qu'il vienne plus sûrement.

LA MARQUISE.

Mais sera-t-il chez lui?

LE CHEVALIER.

Parma foi, je l'ignore.

LA MARQUISE.

Eh bien! remettons à demain.

LE CHEVALIER.

Sans votre mari ce matin
Je comptois y passer, et j'en enrage encore.
Dites-moi, je vous prie, avez-vous le dessein
De souper de bonne heure : ah! je me meure de faim;
J'ai couru toute la journée.
J'entends une voiture.

LA MARQUISE.

Allons donc! quelle idée!
Ma porte est défendue.

LE CHEVALIER, *au désespoir.*

Eh bien! c'est le Marquis!

LA MARQUISE.

Cela n'est pas possible; il n'est pas à Paris.

SCÈNE XVIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS *encore dans la coulisse.*

Je ne sortirai plus si ma femme est rentrée :
Qu'on ôte mes chevaux.

LE CHEVALIER *désespéré.*

Adieu notre soirée.

LE MARQUIS *à sa femme.*

Je me suis dégagé pour rester avec vous.
(*appercevant Linval.*)
Linval guéri ! tant mieux, nous serons entre nous :
On cause, c'est si doux ; je déteste le monde ;
Un essain d'ennuyeux ici sans cesse abonde.
Grace au ciel, j'obtiens une fois
De nous voir sans témoins réunis tous les trois.
A propos, dites-moi, la paix est-elle faite ?
Ah ! oui, je le vois bien ; mon âme est satisfaite.
La Marquise avoit tort ; mais ce moment d'humeur
Ne vient que de ses nerfs, et non de sa froideur.
Vraiment elle en étoit honteuse ;
Votre amitié la rend heureuse.
Elle y tient, j'en suis sûr ; vous n'en pouvez douter.

LE CHEVALIER *bas à la Marquise.*

Le souper ne vient pas.

LA MARQUISE.

On va nous l'apporter.
(*Elle sonne ; Nérine paroît avec Frontin.*)

SCÈNE XIX.

Les Acteurs précédens, NÉRINE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

FRONTIN, allez-en bas, et dites qu'on nous serve.

NÉRINE, *étonnée.*

A souper?

LA MARQUISE, *impatientée.*

A souper.

NÉRINE.

Souffrez qu'on vous observe
Que votre cuisinier ne s'attendoit à rien,
Qu'il n'est même pas ici.

LE CHEVALIER.

Bon!

LA MARQUISE.

Comment?

NÉRINE.

C'est Frontin.
Qui vint dire tantôt.

FRONTIN.

De la part de mon Maître.

NÉRINE.

Que personne, ce soir, ne souperoit ici.

LE MARQUIS *feignant d'être en colère.*

De ma part? le coquin ! Oses-tu, double traître....
Mais je m'en ressouviens; je suis un étourdi,
J'avais donné cet ordre en montant en voiture,
Sans songer.... ah ! pardon.

FRONTIN *à part.*

La plaisante aventure.

LE MARQUIS.

Après tout, plus j'y songe, et moins j'en suis fâché;
Il ne doit pas manger, vrai....

LE CHEVALIER.

Je suis très-touché.

LE MARQUIS.

Malgré l'intérêt qui m'anime,
Je n'aurois pu le retenir;
Il est gourmand et doit être au régime :
Il faut prendre du thé, je m'en fais un plaisir,
Car je ne soupe point: allons, qu'on en apporte.

(*Nérine et Frontin sortent.*)

LE CHEVALIER *à part.*

Ciel ! du thé ! malgré moi le dépit me transporte.

LE MARQUIS.

Nous jouerons aux échecs, n'est-il pas vrai, Linval?

LE CHEVALIER.

Tout comme vous voudrez; mais je les sais très-mal.

LE MARQUIS.

Bon, bon ! c'est fausse modestie.

(*à sa femme.*)

Allons donc, commençons : pendant notre partie
Vous allez travailler ; ce jeu-là vous déplaît.

(*Le Marquis place la table d'échecs très-loin d'un métier où la marquise travaille et arrange les choses de manière que le Chevalier tourne le dos à la Marquise.*)

(*Le Marquis au chevalier qui veut prendre une autre place.*)

Non, non, mettez-vous-là, bien, voilà ce que c'est.

LA MARQUISE.

Il faut en convenir, et rien n'est plus honnête,
Que de me fuir tous deux, sans me dire un seul mot.

(*Le Chevalier impatienté se retourne sans cesse pour voir la Marquise.*)

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc, Chevalier, à retourner la tête ?
Sentirois-tu du vent ?

LE CHEVALIER *à part.*

Mon rôle est d'un grand sot.

(*Au Marquis.*)

Non, je suis bien : échec.

LE MARQUIS.

Ce coup là m'embarrasse.

LE CHEVALIER.

Pour finir ce tourment, que faut-il que je fasse ?

SCENE XX.

FRONTIN, LE PEINTRE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

FRONTIN.

MADAME, votre peintre....

(*Frontin sort.*)

LE CHEVALIER *en se levant.*

Ah ciel! tout est perdu.

LE MARQUIS *à part.*

Déjà le voilà confondu.

LA MARQUISE.

Que faites, Chevalier? Ah! quelle étourderie!

LE CHEVALIER.

Il faut payer d'effronterie.

LE PEINTRE *au Chevalier.*

Je me rends à votre ordre avec soumission :
(*en montrant le Marquis.*)
Ce Monsieur est sans doute ami de la maison.
(*Le Chevalier tire le Peintre par l'habit.*)
Nous pouvons sans danger....
(*Il tire le portrait de sa poche.*)

LE MARQUIS *prenant le portrait de la main du Peintre.*

Que vois-je? quoi! Madame,
Et c'est votre portrait? Quel moment pour mon ame!
D'honneur il est parlant.

LE PEINTRE, *lui expliquant l'allégorie.*

Vous voyez que l'amour
Renversant son carquois....

LE MARQUIS *à Linval.*

Mais quel aimable tour !
Comment ! c'étoit pour moi, pour un époux qu'elle aime !..

LE PEINTRE *bas à Linval.*

Eh quoi ! c'est son Mari....

LE CHEVALIER.

Butor : oui, c'est lui-même.

LE PEINTRE.

En ce cas je m'enfuis....

(*Il sort.*)

LE CHEVALIER.

Vas, traître, tu fais bien.

LE MARQUIS *à sa femme.*

Que ne vous dois-je pas ? Non, je ne connois rien
Qui m'ait fait ce plaisir ; Linval, c'est adorable ;
Si je ne l'aimois pas, je serois bien coupable :
Mais sens-tu bien le prix de cette attention ?

LE CHEVALIER.

C'est charmant, j'en conviens.

LA MARQUISE.

Dieux ! quelle émotion !

LE MARQUIS *à sa femme.*

Combien vous avez mis d'adresse
A me cacher votre projet !

Cette grace touchante augmente ma tendresse.
Qu'il est doux d'en être l'objet !
Je veux toujours porter cette image charmante.

LA MARQUISE.

Puisqu'elle a pu vous plaire...

LE MARQUIS.

Ah ! dites, qu'elle enchante
Et mon cœur et mes sens.

LE CHEVALIER *à part.*

Il est de durs momens.
J'aurai depuis six mois mis mes soins, tout mon tems
A faire achever cet ouvrage,
Pour qu'un autre à mes yeux...

LA MARQUISE.

Quelle heure est-il ?

LE CHEVALIER.

J'enrage.

LE MARQUIS.

Il est tard, Chevalier ; tu ferois prudemment
De ne pas trop veiller.... d'ailleurs confidemment
Je te dirai, mon cher... qu'une brûlante flamme
Vient de se rallumer en mon cœur pour ma femme.
Tiens, regarde-là bien, et conviens entre nous,
Qu'un tiers pourroit le soir gêner un tendre époux.

LE CHEVALIER.

(*Au Marquis.*) (*à part.*)
Mais je sens... ô tourmens ! affreuse jalousie !
Ce supplice est trop grand...